



Des chaînons marquants aux chaînons manquants : *Penn ar Bed* et les vertébrés

Alain THOMAS

Les oiseaux marins évidemment, icônes « sepnbistes », constituent le sujet de nombreuses contributions, mais bientôt les phoques et les chauves-souris font leur entrée dans le bestiaire de *Penn ar Bed*. Aux notes, articles et brèves monographies des débuts succéderont dans les années quatre-vingts des atlas régionaux : « Amphibiens et reptiles », « Limicoles nicheurs de Bretagne » ...Mais il reste des espèces oubliées, quid de la bécasse, du rat noir et autre genette ?

Trois oiseaux partiellement superposés. Quiconque découvre ce logo conclut à la hâte que ceux qui s'y reconnaissent et l'apposent à l'envi sur leurs écrits se pré-occupent au minimum d'oiseaux ou d'animaux sauvages au sens large. Méfiance. L'indice éclaire autant qu'il égare.

Si le nouveau lecteur apprend que la revue *Penn ar Bed* est celle de l'association qui fédère les fervents des « trois oiseaux », il conclura tout aussi brièvement que la lire est sans doute le meilleur moyen de partir à la découverte de la faune bretonne et de ses vertébrés en particulier. La déduction semble imparable mais nous verrons que la réalité est plus nuancée. Si par hasard le quidam goûte à la géographie et un rien à la sémiologie, peut-être y repèra-t-il de façon sous-jacente le trident de pointes de la presqu'île armoricaine suggéré par cet entrelacs d'oiseaux.

Deuxième indice pour décoder un logo qui affirme et délimite un cadre géographique. *Penn ar Bed* doit donc se percevoir comme un espace commun d'expression, de

réflexion et de proposition pour des personnes engagées dans la défense de la nature en Bretagne. Mais les approches sont tout aussi bien différentes qu'entremêlées, transversales ou convergentes. Cette attitude relativement pérenne est le résultat du double angle de vue combiné dès l'origine par le rapprochement du Cercle d'études géographiques et de son alter ego le Cercle naturaliste du Finistère en 1953. *Penn ar Bed*, premier fruit de l'union, va naviguer ainsi guidé par une sorte de pacte de non dominance de la part d'un des deux courants fondateurs sur l'autre.

Ce respect des clauses de mariage sera si strict que la vitrine de la SEPNB réfléchira une image parfois déviée (au seul sens de l'optique, rassurez-vous !), plus géographique et globalisante que celle, naturaliste, renvoyée par la vie militante de l'association. Une revue qui sait défendre une certaine personnalité au sein d'une structure plus changeante.

En parcourant les « unes »

Revenons à nos moutons et à la manière dont *Penn ar Bed* a traité la question des vertébrés et, pour commencer, puisqu'il est question de regard, portons un premier coup d'œil sur les « unes », c'est à dire sur les couvertures.

Sur les 171 numéros parus à ce jour, seuls 37 ont eu un vertébré en illustration de couverture, soit un gros cinquième des « unes ». Certes, il fallut attendre le numéro 11 pour voir une photographie faire son apparition. L'indice vaut ce qu'il vaut, il traduit à tout le moins une belle retenue ou une certaine réticence de la part des comités de rédaction successifs. Ils n'ont semble-t-il jamais fait leur le recours au gros plan animalier propre aux revues du commerce ! Pourquoi donc ? Pour ne pas enfermer la revue dans une image trop réductrice, trop superficielle ? L'animal, le végétal trop présents auraient-ils dévalorisé *Penn ar Bed*, revue sérieuse ?

Dans le même ordre d'idées, notons que le sort réservé à notre propre espèce, *homo sapiens*, fut plus sévère encore. De toute évidence, le vertébré humain est observateur avant tout et se place donc derrière le viseur et non devant... A cinq reprises seulement, *Penn ar Bed* a osé nous mettre en scène, nous les bipèdes humains. Bien naturellement à l'occasion de la disparition des

deux principaux fondateurs de cette aventure collective, Michel-Hervé Julien (n° 47) et Albert Lucas (n° 162). Hommages. Pour le reste, méditons devant ce dos d'ornithologue inconnu (pas si sûr...) en bordure d'étang en baie d'Audierne (n° 59), cette poignée de forçats des grèves lors de la marée noire de l'Amoco Cadiz (n° 94) ou ce couple naviguant sous voile dans une caravelle bariolée : Ewenn de Kergariou et Michel Querné, les duettistes de la réserve de la baie de Morlaix (n° 131). Notre espèce dont nous reconnaissons tous les jours le caractère invasif sur la planète est au moins tombée sur un bec avec *Penn ar Bed* !

Tournons les pages

En dépit de changements de cap tout à fait apparents dans la ligne éditoriale, j'y reviendrai, *Penn ar Bed* donne le « la » dès les premiers numéros. Des habitudes, des préférences se fixent rapidement. La revue devient un lieu d'exercice de la fidélité y compris avec ses périodes de désamour et d'oublis. Pour l'essentiel, les premiers choix éditoriaux orientent durablement les contributions écrites destinées à alimenter la revue ainsi que des axes de travail dominants pour l'association.

Le bouillonnement naturaliste naissant dans ces premières années cinquante se cristallise autour du baguage des oiseaux. La protection de cette catégorie de vertébrés s'affiche d'emblée comme la préoccupation prioritaire de ces pionniers. L'essentiel du contenu des cahiers « sciences naturelles » des huit premiers numéros leur est acquis sous la plume conductrice de Michel-Hervé Julien. Des signatures apparaissent, depuis lors célèbres pour certaines, comme celle de Paul Géroudet. D'autres, aujourd'hui inconnues, pour les jeunes lecteurs comme celle d'Henri Ménard, jeune instituteur de « Loire-inférieure » acquis à la pédagogie Freinet en ces années lointaines et qui vante dans le numéro 8 la valeur du baguage comme outil pédagogique auprès de jeunes enfants.

Le contenu de ces notes et notules exhale un délicat parfum de salle de classe (celle de l'école primaire d'Ouessant ?) et préfigure *Hulotte* et autre *Hermine vagabonde* de demain par ses fiches techniques de construction de nichoirs ou de conseils pour la chasse photographique balbutiante que détaille méthodiquement André Labitte, vice-président de la Société Ornithologique de France !



R.P. Bolan

Guillemot mazouté. Si, si, il est bien là.

Les comptes-rendus de campagnes de baguage sont fidèlement rapportés jusqu'au numéro 38 en 1964. Les bilans flatteurs d'Ouessant ont fait florès et s'y ajoutent ceux des stations biologiques universitaires de Paimpont ou de Bailleron comme ceux d'ornithologues amateurs. Alain Le Faucheur, par exemple, qui opère alors dans la région vannetaise. Ils cessent brutalement avec la disparition de leur promoteur Michel-Hervé Julien. Le lecteur de *Penn ar Bed* va alors être sans doute conduit à penser que ce mode d'études est aban-

donné par la communauté naturaliste. Cette thématique tombe la première aux oubliettes de la revue.

Cent numéros plus tard, l'unique photo « face et dos » de couverture de la collection de PAB annonce que l'esprit d'Ouessant souffle toujours au sein de l'association. Une travée ouverte dans la roselière de Trenvel informe le lecteur de la naissance en 1990 d'une station de baguage dans les marais de la baie d'Audierne. Fidélité vous dis-je.



R.P. Bolan

Colonie de mouettes tridactyles au Cap Sizun.

Les falaises bretonnes fascinent au point de faire des oiseaux marins des icônes fondatrices de la pensée ou du bestiaire « sepn-biste ». La canonisation est dévolue à Paul Géroutet. L'ornithologue helvète accepte la réimpression d'un rapport de voyage effectué en juillet 1952 et paru dans la revue suisse francophone « Nos oiseaux ». C'est le premier véritable article de *Penn ar Bed* : sept pages denses consacrées aux oiseaux du Cap Sizun et des Tas de Pois et superbement illustrées par Paul Barruel.

Albert Lucas réagit et ajoute, dans le numéro suivant, une notule sur ses observations de prédation d'oiseaux marins par le renard. Ses quelques lignes, mine de rien, en disent long sur l'histoire à venir de la revue.

Elle sera désormais réactive, lieu de parole et d'échange entre défenseurs de la nature, rampe de lancement pour des enquêtes en tout genre. Elle aura ses espèces phares et celles oubliées de l'Histoire naturelle bretonne. Ainsi du renard roux sur lequel on pouvait attendre par la suite de nombreuses contributions. La suivante ne paraîtra que 22 ans plus tard dans le *Courrier des lecteurs* grâce à un avocat inattendu, un chasseur du sud-Finistère, mordu et fier de l'être, Monsieur G. Moreau de Lizoreaux, et dont la plaidoirie en faveur du carnivore reste d'une remarquable pertinence.

Oui, l'attrait, disons-le, l'amour pour les oiseaux marins vont habiter durablement la vie de la SEPNEB. Mais au regard de l'investissement associatif, *Penn ar Bed* ne va pourtant accorder qu'une place mineure à cette catégorie faunistique avec de longues périodes de disette. Par conviction, par « souci d'indépendance » ou par manque d'écrits sérieux aux yeux des responsables de la revue ? Pas d'article de fond, de monographie détaillée, non, juste la tenue d'un fil rouge par le biais de la chronique « Nouvelles des réserves et de la protection de la nature » ou la noire litanie des pollutions pétrolières.

Le numéro thématique 29 « Les rejets d'hydrocarbures à la mer » paru en 1962 voit, à cette occasion, JP.L Hardy inviter les lecteurs à se soucier de la question du mazoutage des oiseaux marins et à transmettre leurs observations. Dans le numéro 49, en 1967, une simple note évoque les effets de la première pollution majeure contemporaine, celle du Torrey-Canyon, sur les oiseaux de mer et ainsi de suite jusqu'à la première véritable analyse du phénomène, proposée par Jean-Yves Monnat et Yvon Guermeur au terme de la marée noire de l'Amoco Cadiz en juin 1978.



Dessin Y. Plusquellec, 1973.

Cormoran huppé au repos.

Il faut croire cependant que durant ce laps de temps important, le degré d'évocation des oiseaux marins dans la revue doit poser problèmes à ses responsables qui sentent le hiatus entre pratique de terrain et les publications. Cela occasionne un timide et bien emprunté article de vulgarisation intitulé « Mouettes et goélands » à l'initiative de Max Jonin et de Maurice Le Démézet. L'effort louable de pédagogie est cependant à saluer.

Finalement, les oiseaux de mer ne vont retrouver une tribune convenable qu'avec le développement concomitant du secteur « Bureau d'études » de l'association qui commence à traiter dans l'après-Amoco un certain nombre de contrats. Ainsi, la question du fondement des réserves d'oiseaux de mer, l'expansion du goéland argenté seront, parmi d'autres, des thèmes présentés aux lecteurs de manière approfondie. Les rédacteurs sont des biologistes professionnels. Des numéros spéciaux remettent en exergue la compétence de l'association dans ces domaines. Les deux superbes tomes « Nos oiseaux marins » affirment bien, par le choix du pronom possessif, la fierté collective née du travail accompli dans ce secteur. De façon plus anecdotique, mais dans l'esprit des premiers numéros de la revue, le spécial « oiseaux échoués » (n° 120) propose une sorte de cahier d'écolier destiné aux naturalistes de base soucieux de participer aux enquêtes régionales sur les échouages d'oiseaux

marins. Fait unique dans l'histoire de la revue, une clé de détermination complète est même proposée!

Mais pourquoi cette distorsion entre l'intensité de la pratique naturaliste et la nature des articles publiés ? Il doit bien avoir des explications. J'y reviendrai.

Les premiers numéros : naissance de rites.

A cent lieues d'une véritable stratégie établie d'étude et de protection des vertébrés, d'entrée de jeu, deux catégories de mammifères fort dissemblables excitent la curiosité naturaliste du moment : les chauves-souris et les phoques. Les oiseaux ne sont pas les seuls à voler et donc à migrer et les phoques sont la cerise sur le gâteau pour les ornithologues qui s'embarquent pour Ouessant dans ces années cinquante.

Ainsi, de jeunes étudiants en biologie à Rennes ou à Nantes dont Michel Mélou, Jean-Jacques Guillou, Jean-Claude Beaucournu font part de leur enthousiasme pour les chiroptères et invitent les lecteurs à s'investir dans l'inventaire de ces animaux. En 1957 - on en reste aujourd'hui incrédules - Francis Roux suscite avec force détail une interrogation collective sur l'identité spécifique des phoques fréquentant les eaux

côtières d'Ouessant. Phoques gris ou veaux marins ? Telle est la passionnante question alors posée dans ce n°11 et débattue entre personnes cultivées : scientifiques du continent, Commandant Malgorn et Docteur Gonin, personnalités ouessantines de l'époque. Et avant même de résoudre l'énigme, Francis Roux affirme l'urgence qu'il y a à modifier le statut juridique de ces animaux.

Cette future grande figure de la protection de la nature rédige, ni plus ni moins, dans ces lignes la première prise de position politique d'une SEPNB en gestation avec pour objectif clair la protection des mammifères marins dans les eaux françaises.

Nos chiroptérologues, eux, ne font pas école, tout au moins à la lecture des numéros suivants. Mais les graines sont semées et d'autres cercles publieront les résultats obtenus par ces naturalistes intrigués par les petits mammifères volants. C'est en 1987 que les chauves-souris se rappellent aux bons souvenirs des lecteurs de la revue grâce au numéro 125, coordonné par Nadine Nicolas, après 33 ans d'oubli à mettre en grande partie au compte de l'indifférence quasi-totale de la recherche scientifique dans l'ouest de la France et, de ce fait, à la non proposition de papiers crédibles aux coordinateurs de la revue. A cela s'ajoute la relative pauvreté des prospections naturalistes bénévoles. Hors



P. Prigent

Le grand murin, le plus répandu du genre en Bretagne.



A. Blanquaert

Phoque gris blanchon : les mammifères marins ont toujours retenu l'attention des naturalistes bretons.

mode dans les années 70 ! Mais la donne a changé et *Penn ar Bed* se fait maintenant régulièrement l'écho des avancées en matière de répartition et de protection des colonies.

A contrario, les pinnipèdes puis les cétacés vont être généreusement traités dans *Penn ar Bed*. Le phoque « breton » trouve enfin son identité en tant que phoque gris dans un article de biométrie d'Albert Lucas paru dans le numéro 21.

Dans le n° 26, en 1961, la SEPNB s'enorgueillit d'avoir contribué à la prise du premier arrêté ministériel rendant illégales la capture et la destruction des phoques. Il ne va guère se passer une année ou deux sans que PaB ne retienne un article à vocation scientifique ou pédagogique sur cette espèce et les rubriques de fin abondent d'observations détaillées. Une émulation bresto-universitaire s'auto-entretient durant de longues années et développe un réseau régional de correspondants amateurs. Daniel Prieur, « juge et partie » (amicalement dit) puisque longtemps en charge de la revue, y est le principal contributeur avec son complice Eric Hussenot. Peu à peu, en filigrane, se dessinent la réserve naturelle de Molène et le projet « Océanopolis » jusqu'au magnifique numéro double 157/158 « Mammifères marins de Bretagne » coordonné par Vincent Ridoux.

Les intermittents

Quelques espèces de vertébrés vont connaître les honneurs soudains de la revue du fait de leur irruption dans la faune du massif armoricain. La note restera le plus souvent sans suite ou presque, comme cela est le cas du ragondin photographié au Lac de Grandlieu dans le numéro 49 (1967). Pourquoi celui-là et pas un autre ? Certes la notule parut dans les « brèves » dont la fonction vise seulement à rapporter des faits plus ou moins isolés. Mais l'absence de répondant est ici à rapprocher de la tentative semi-réussie d'impulser un suivi organisé de l'avancée, 10 ans plus tôt, du rat musqué. Les échos ne durèrent que trois ou quatre numéros. Le rongeur aquatique n'avait visiblement pas la même aura aux yeux des naturalistes que le phoque gris. Et reconnaissons que *Penn ar Bed* était déjà lu et alimenté par des lecteurs plus attirés par le littoral que l'Argoat. Ce déséquilibre géographique du lectorat pèsera lourdement et pèse encore sur les contenus de la revue quand il s'agit d'évoquer tel ou tel vertébré. L'autour des palombes connaîtra le même sort ! Pour les mêmes raisons. Bien peu d'adhérents prospectent alors les forêts de l'intérieur.

Le développement des connaissances

Pourtant, *Penn ar Bed* est bien la chambre d'écho de l'activité naturaliste et fonctionne à plein régime dans les années soixante. Deux axes se font jour. Le recours aux enquêtes et la publication d'articles plaidoyers.

Dans le premier cas, fleurissent des appels à contribution pour évaluer les effets d'une exceptionnelle vague de froid sur les oiseaux d'eau (le n°32 avec ses photos de cygnes de Bewick et de bernaches nonettes), les cas de reproduction de la cigogne blanche en Cotentin ou en Loire devenue Atlantique, la survie éventuelle du cincle plongeur (n°33) en Bretagne, la présence des sinistres pièges à poteaux qui mutilent les rapaces, l'évolution simultanée du vison d'Europe et du vison d'Amérique, la fréquence d'apparition du dauphin de Risso.

Les rubriques « Notes, Courrier des lecteurs » fourmillent d'information et de témoignages. Elles s'épaississent au point de constituer de véritables cahiers trop à l'étroit dans la revue et d'imposer des efforts de sélection au comité de lecture ! Une émulation gourmande demande de la place et

on sent poindre, au moins du côté des ornithologues, une naissance prochaine.

Simultanément, un discours plus officiel s'organise et la revue sollicite des auteurs de renom pour asseoir son statut de revue régionale à portée nationale.

Penn ar Bed pratique l'art du plaidoyer. M. de la Fourchardière (ingénieur des Eaux et forêts) défend la cause de la loutre dans le n°22 et Madame Nicole Duplaix-Hall, universitaire parisienne, revient à la charge dans le n°64. Francis Roux met l'accent sur les lourdes menaces qui pèsent sur les oies rieuses hivernant dans les marais de Redon. Christian Jouanin, futur président de la Société Nationale de Protection de la Nature explique le projet MAR destiné à sauvegarder zones humides et biodiversité (le mot n'était pas inventé) dans un n° spécial, le 31 intitulé « Les Marais ». Les premières très belles photos d'oiseaux d'eau font leur apparition dans *Penn ar Bed* et celle de courlis cendré, adulte et poussin au nid, due à F. Merlet, reste toujours pour moi une pure beauté de la photographie animalière en noir et blanc !

Dans le n°33, Marie-Charlotte Saint-Girons (deuxième contributrice après Madame Beaudouin-Bodin du Muséum de Nantes dans l'univers masculin de *Penn ar Bed*) met l'accent sur le rôle des talus vis à vis des micromammifères. Le Révérend-Père Richard fait l'éloge du castor et jette les bases



J.L. Ermel

Le courlis cendré, emblème des landes et dont la population ne cesse de décroître.

de sa réintroduction (n°49) en Bretagne. A son tour, le cerf, hissé au rang de cerf d'Armorique, voit sa sauvegarde étudiée par François de Beaufort, alors attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

La revue fait feu de tout bois. Son numéro consacré à la chasse (le 53) fait date. Philippe Lebreton s'y exprime et Michel Brosselin y amorce une copieuse série d'articles. Anatidés et rapaces sont au premier rang des espèces défendues. La liste est longue et il ne faut pas oublier l'ardeur de Pierre Phélipot à y défendre les salmonidés

Cette profusion d'articles, expression d'une formidable activité politique asseoit la réputation de la revue et par là même de l'association. Oui, chez les adeptes des « trois oiseaux », on sait ce que c'est que la faune sauvage !

A trop vouloir prouver, quelques scories restent en lumière cependant. Malgré plusieurs articles espacés dans le temps, où est le véritable bilan critique de cette réintroduction « réussie » du castor dans le minuscule bassin versant de l'Elez sans-guère de possibilité d'expansion naturelle pour l'espèce ? Que dire de cet article d'un autre âge de J. Vasserot (quoique daté de 1972) sur les « Possibilités offertes par la Bretagne pour l'acclimatation de reptiles et batraciens » ! Heureusement, ou malheureusement, d'autres que nous sont passés à l'acte depuis lors avec les

tortues de Floride et les crapauds buffles... Les rares mentions sur les reptiles et amphibiens dans la revue trouvaient là un bien étrange prolongement !

Mais paradoxalement, durant cette décennie, la présence des vertébrés « locaux » s'estompe. Il est vrai que le monde naturaliste s'organise, se ramifie et élargit l'action enclenchée par la SEPNB. L'actualité ornithologique s'éloigne de *Penn ar Bed* puisque *Ar Vran* est né ; les saumons quittent aussi leur premier lit protecteur puisque l'APPSB a vu le jour.

La période des années soixante-dix apporte moins de nouveauté et le ton général de la revue conduit à une certaine raideur. C'est la période où le sommaire se décompose en deux parties : « Protection de la nature et de l'Environnement » d'une part, « Etudes scientifiques » de l'autre. Les références ornithologiques sont plus que squelettiques (la revue *Ar Vran* draine les contributions) et les notes proviennent du Cotentin ou de sommités de l'ornithologie bretonne qui éprouvent du mal à se situer dans le nouveau cadre, tel Edouard Lebeurier qui évoque dans le n°89 l'expansion du goéland argenté, comme il évoquera celle du pigeon colombin quelque années plus tard dans le n°105 dans un style suranné mais digne de respect.

Les apparitions espacées, les constantes et les



E. Balança

Le *pélodyte ponctué* est moins rare et localisé que supposé au vu des résultats des enquêtes "Atlas".



Moutons d'Ouessant au Cap Sizun.

survois

On le voit, la dynamique de la SEPNB, l'évolution des attentes en matière d'action et de protection de la nature, les angles de vue adoptés par les pilotes universitaires de la revue contribuent à éloigner une part du lectorat. Mais, pour y faire face, les louvoiemments, disons les ajustements, ont été nombreux, entre autres pour tenter d'équilibrer une volonté structurée de peser rationnellement sur les débats de la protection de la nature et le besoin d'encadrer les intuitions, les emportements et les passions soudaines des naturalistes amateurs.

Je l'ai dit au début de cet article : *Penn ar Bed* a engendré très vite des habitudes, des fidélités qui résistent au temps. L'une consiste à ne pas enterrer un thème une fois dévoilé dans la revue. Citons les vertébrés domestiques qui ont eu droit à la tribune de *Penn ar Bed*. De 1975 à 1977, Y. Rouger, au premier chef, s'emploie à passer en revue les espèces rustiques bretonnes. Il en dresse un état alarmant et l'extinction est proche pour la plupart d'entre elles. L'avenir de ces poules, vaches et chevaux suscite alors sans doute quelques haussements d'épaules chez les lecteurs. Pourquoi consacrer une telle place à de tels sujets ? Est-ce pour pallier un contexte de « vaches maigres » pour le comité de rédaction ?

Mais dans le n°147, en 1992, surprise ! Pierre Le Floc'h et Max Jonin nous parlent de la relation moutons d'Ouessant – craves à bec rouge sur les pelouses de la réserve du Cap Sizun.

Dans le n°168, François de Beaulieu et Sébastien Bedel nous entretiennent des effets du pâturage des landes du Cragou par des poneys Dartmoor à des fins de protection des courlis cendrés. Ainsi, au delà d'une question un peu hermétique de conservation d'un patrimoine génétique original, il y avait bien une raison à ne pas négli-

ger les apports d'Y. Rouger pour les défenseurs de la biodiversité ! Le côté pré-monoire de nombre d'articles de *Penn ar Bed* !

Le développement d'une thématique peut aussi prendre son temps. Rien ne presse, surtout quand il s'agit de la connaissance des vertébrés quaternaires !

Quelques rencontres nous ont été ainsi offertes : celle du *Bos primigenius* avec C. Guérin et Yves Plusquellec (n°43), le cerf élaphe du Trieux dans le n°54, puis, bien plus tard, les somptueuses peintures de Mathurin Méheut ainsi révélées à ceux qui n'ont pas foulé les halls de l'Institut de Géologie de Rennes (n°133), les mam-mouths et rhinocéros de la baie du Mont Saint-Michel (n°164) et l'ours par ses empreintes à l'âge du Bronze dans les tourbes aujourd'hui mises au jour et grignotées par l'érosion marine sur la côte léonarde ! Plus récemment, Yves Plusquellec (quelle longévité géologique !!) et Patrick Rachebœuf nous font découvrir les cétacés et siréniens du Miocène

Au chapitre des constantes, il convient enfin d'évoquer cette œuvre de longue haleine, inachevée car inachevable, constituée par l'édition régulière de monographies géographiques : la Brière, les monts d'Arrée, la Presqu'île de Rhuy, celle de Guérande, la baie d'Audierne, Groix, Belle-Ile, etc. Chaque numéro donne ainsi l'occasion de présenter de façon quasi-exhaustive la faune des micro-régions visitées. Il en ressort toutefois, à la longue, une sensation de déjà lu ailleurs quand les listes d'oiseaux, de mammifères, d'amphibiens et reptiles assez peu commentées défilent. Le survol est trop bref.

Comme s'il manquait un gros plan ou deux à chaque fois sur telle ou telle espèce, un article ou deux à mi-chemin entre les portraits d'oiseaux marins du numéro double 129/130 et les deux seuls numéros de la revue dédiés uniquement à un vertébré menacé : « Blaireaux » coordonné par Lionel Lafontaine (n° 113, 1994) et le récent « Le grand corbeau en Bretagne » né de la thèse vétérinaire de Thierry Quélennec (n°180/181, 2001) !

Comme si, chroniquement, la plume manquait aux ornithologues bretons et comme si le poil de la bête pour communiquer et transmettre s'avérait insuffisant chez les mammalogistes armoricains.

Comme si les exigences de certains comités de lecture de *Penn ar Bed* avaient rogné au fil du temps les ailes de quelques auteurs

en puissance.

Comme si toutes ces hypothèses ne se confondaient pas pour expliquer, au cours d'un demi-siècle d'existence, à la fois l'immensité de la tâche à accomplir, les vicissitudes de la vie associative et pardonner ainsi les oublis.

Pourtant, que d'espèces bien de chez nous oubliées !

Quid de la bécasse, des perdrix, des rapaces, des pics, des mustélidés, du chevreuil, du rat noir, de l'écureuil, de la genette aux marches de la Bretagne ?

Quid de tout ce que les mouettes tridactyles de la réserve de Goulven ont appris aux scientifiques ?

Quid de tant de sites et d'habitats de l'intérieur ?

Quid de l'activité foisonnante de nombreux groupes locaux de naturalistes scrupuleux, efficaces dans certains secteurs littoraux. De toute évidence, les connaissances accumulées sur la faune d'un golfe du Morbihan, d'une baie de Morlaix ou de Saint Brieuc, des marais de Redon ne se sont jamais trouvées suffisamment mises en valeur dans la revue ?

Quid de ces enquêtes lancées dans la revue et restées lettres mortes ?

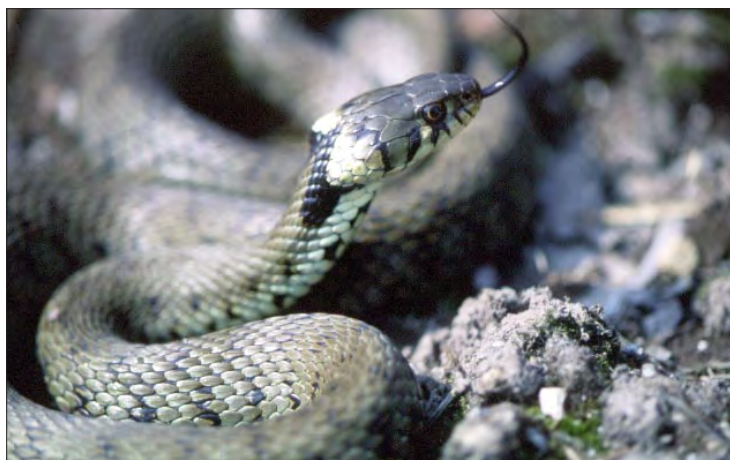
Mais aussi, quid de la démultiplication des associations, de la parcellisation de la pratique naturaliste et de l'augmentation des supports de publication, etc. ? Comment rassembler sur un papier bientôt obsolète les observations débordantes des naturalistes et surtout en faire le tri critique et fonctionnel ?

Quid enfin, de la raréfaction dans l'Université de ces biologistes "touche-à-tout", généralistes ? De ces tuteurs disponibles, toujours prêts à guider les naturalistes amateurs dans leurs investigations et leurs écrits ?

Quelle voie choisir ?

Toujours est-il que *Penn ar Bed* a tâtonné. Le besoin d'une tribune naturaliste restaurée et élargie s'exprime déjà à l'occasion des 25 ans de la SEPNB ; Jean-Yves Monnat, opérateur confirmé des atlas ornithologiques, accepte la mission de refaçonner *Penn ar bed*. Dans l'histoire de la revue, sur la forme et sur le fond, c'est la seule césure réellement perceptible. La nouvelle maquette se caractérise par un retour en force des nouveautés naturalistes regroupées dans la rubrique « rencontres naturalistes ». La note fragmentaire, factuelle des années soixante, devient concise, argumentée, référencée et prétexte à l'élargissement des centres d'intérêt des naturalistes.

Les vertébrés y reprennent une place prépondérante alors que parallèlement la vie des réserves s'offre aux lecteurs. Un numéro apporte annuellement à la curiosité des lecteurs des nouvelles diversifiées du réseau. L'heure est à l'activation tout azimut de la pratique naturaliste et le n°150 constitue un repère unique dans l'épopée *Penn ar Bed*. Les quelques pages de nouvelles des années soixante se sont transformées en un exemplaire à part entière : six papiers sur les vertébrés. On y parle mouette rieuse, phoque gris de l'archipel des Sept-Iles (près de cinquante ans d'attente pour voir *Penn ar Bed* proposer un article sur la réserve gérée par la LPO), état d'avancement de l'Atlas régional « chauves-sou-



D. Lesparre

***Natrix natrix,*
la couleuvre
à collier,
omniprésente
en Bretagne...
sauf à
Quessant.**



Le poney Dartmoor, utile auxiliaire des réserves des Monts d'Arrée.

ris », etc..

Mais l'accalmie pointe à nouveau.

La nouvelle frontière

Les années quatre-vingt-dix aboutissent à une voie moyenne avec une sollicitation relancée des milieux scientifiques. Plusieurs contributions viennent combler des vides béants.

Je retiens tout particulièrement les trois livraisons (164, 167 et 169) sur la baie du Mont Saint Michel. Sous la conduite de Michel Danais, biologistes professionnels et amateurs nous livrent les mille et un secrets de la baie. Et, parmi d'autres, la barge rousse, le bécasseau sanderling, le canard siffleur, le rat des moissons viennent enfin compléter le bestiaire vertébré de *Penn ar Bed*.

Mais la meilleure expression de cette nouvelle complémentarité professionnels - amateurs réside dans la réalisation des « Atlas » régionaux. A partir des ébauches défendues et présentées par Jean-Yves Monnat dans le n°115, *Penn ar Bed* propose dorénavant avec régularité ces numéros de synthèse construits patiemment par une prospection naturaliste col-

lective et prolongée. Dans l'Atlas des amphibiens et reptiles (n°126/127), son animateur Bernard Le Garff remet en perspective les incitations à la mise en commun des données lancées, dès 1957, par Michel-Hervé Julien et Louis Marsille. Constance, fidélité, vous dis-je !

« Limicoles nicheurs de Bretagne » s'inscrit dans cette lignée et vous me permettez, dans la défense zélée de cette orientation, de franchir le Rubicon en ajoutant aux vertébrés vus par *Penn ar Bed* les « Orchidées de Bretagne » n°186) et dans un proche futur les Gastéropodes ou les carabes de Bretagne. A nous lecteurs d'aider le comité de rédaction à faire de cette revue la tribune permanente du patrimoine naturel breton. Avec l'historique inclination pour une certaine indépendance vis à vis de l'association, la meilleure façon pour fédérer et valoriser au coup par coup les travaux de l'ensemble des naturalistes de Bretagne. ■

Alain THOMAS est Vice-président de Bretagne Vivante-SEPNB (né en 1953)